

L'être est fragile devant l'incontournable

Robbert Fortin, *Je vais à la convocation à ma naissance*,
Sudbury, Prise de parole, Trois-Rivières, Écrits des Forges,
1997, 124 p.

Margaret Michèle Cook

Number 93, September 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41921ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cook, M. M. (1997). Review of [L'être est fragile devant l'incontournable / Robbert Fortin, *Je vais à la convocation à ma naissance*, Sudbury, Prise de parole, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 124 p.] *Liaison*, (93), 29–29.

L'être est fragile devant l'incontournable

Celui qui va à la convocation à sa naissance est celui qui s'est découvert ou qui a découvert une vérité en lui-même. Pour naître, il faut se connaître ; il faut avoir regardé la mort en face et l'avoir acceptée. Il faut avoir intégré en soi les différentes dimensions de son être.

En effet, voilà ce que nous propose Robbert Fortin dans son dernier recueil de poésie, recueil qui complète ce que l'auteur appelle la « Trilogie des Amériques et de l'Ailleurs », les deux premiers volumes étant **La Force de la terre reconnaît l'homme à sa démarche** (Prise de Parole, 1994) et **Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens** (Prise de Parole, 1995). Ces textes examinent l'éphémère, le quotidien, la fragilité humaine, la recherche de l'espoir et spécialement un être humain face à sa propre mort :

je romps un morceau de pain du bout des doigts
chaque seconde me fait fragile et clair
ce que je suis devant l'incontournable
répond à l'ange qui m'habite

(p. 63)

Chez Fortin, les vérités sont simples mais difficiles à saisir. Le pain qui nourrit représente le quotidien qui est en même temps éphémère, puisque chaque moment passe, et éternel puisqu'il est répété. L'être est fragile, mais il réussit à aller au fond de la douleur et à se distancer du passé des « chiens enragés » (p. 18, référence au deuxième recueil). Une certaine renaissance est accomplie lorsque l'incontournable de la mort est affronté, ce qui inclut le SIDA, et ici le sang séropositif. Quel est alors « l'ange qui m'habite » ? Il s'agit en partie de la poésie elle-même, mais également du poète qui a atteint une certaine foi, quoique celui qui croit peut être évoqué dans le même vers que celui qui ne croit plus (p. 16). Toute une série d'oppositions se trouvent à la base de cette réflexion, puisqu'à la base de la condition humaine. Quelquefois, cependant, le lecteur aimerait entendre la révolte et la rage de cette « poésie et prose-combat ». Il est nécessaire de faire vivre l'absurde.

Margaret Michèle COOK

Immortalité ou éternité ?

En lisant **Le fantasma d'immortalité**, c'est l'accès irrésistible de la violence sourde, présente dans tous les textes que je connais de Stefan Psenak, qui frappe l'esprit. Mais cette fois-ci, point d'éclaboussure, point de mort violente. Dans ce deuxième recueil, que du désir, de la violence contenue qui cogne dans les artères, qui appelle le sacrifice et le jaillissement du sang dans l'amour. La même démangeaison donc, la même envie du sacrificiel refait surface, s'installe comme une obsession que l'on cultive, mais à une différence près : Psenak a projeté la tension de l'inasouissement entre amants dans le fantasma, où la mort est une mise en scène toujours recommencée et où la « plaie inexistante / encore mal guérie » (page 17) n'a pas à craindre les objets tranchants.

Dans une dramatisation étonnante et sensible (quoique parfois un peu prosaïque), le texte relate, sous la dictée de l'épanchement, un rituel païen, un jeu de séductions sur lequel plane l'appréhension d'une catastrophe imminente : bacchanale avec rhum, tambours, vins de vigueur, chairs becquetées, où les mensonges sont des prières et la couche un autel qui réclame l'immolation. Visions d'exécution, de charcuterie des corps et de duels sont autant de condamnations et de mises à morts qui se succèdent :

*l'odeur du sang m'attriste
tu es désormais
l'étal du boucher
sur lequel je repose* (p. 41)

ou encore :

*nous nous sommes pendus
mais l'idée seule de la mort
a détaché les nœuds* (p. 48)

Ces sérénades mortuaires répétées confirment que l'immortalité est illusion ; une recherche stérile du précipice, de la chute vertigineuse dans l'extase de la « dernière étreinte » (p. 38), qui permettrait aux mortels d'exalter dans un corps dont ils sont ou esclaves ou absents (« nous nous voulons immortels / mais nous n'existons pas », p. 57). C'est le paradoxe de la soif d'immortalité ; le mortel se fuit, tellement il veut échapper à son destin. Le désir, lui seul, parce que toujours résurgent, pousse vers **Le fantasma d'immortalité** qui ne procure aucune forme de savoir (on ne pense pas la mort ici, on tente de la séduire). Il reste au poète l'autre désir, celui du « poème épuré » qui irrigue l'énergie des pulsions dans le fol espoir que nous nous survivrons. Mais ce n'est déjà plus l'immortalité qui est recherchée, c'est l'éternité qui est envisagée dans l'écoulement. — Stéphane GAUTHIER